

la forêt, pour y cerner le troupeau convoité. Leur mission, pleine de périls et de surprises, consiste essentiellement à rabattre les géants vers la terrible palissade, et cela sans se faire découvrir. En se tenant dissimulés le plus possible ils vous font un sabbat de tous les diables à coups de tambourins de bambou. Ce tintamarre a pour effet de mener adroitement le troupeau d'éléphants vers le guet-apens préparé.

Si malin que puisse-être le quadrupède l'homme le dépasse en ruse, et, presque sans s'en apercevoir les formidables bêtes avancent vers leur prison. Quand elles ne se trouvent plus qu'à quelques kilomètres de la palissade, le rabatteur en chef fait savoir au Rajah, que le moment est venu d'assister au plus émotionnant des sports.

La troupe entière des guerriers vient alors prendre position à dos des victimes, et, de jour en jour, d'heure en heure resserre son cercle épais et infranchissable. Le jeu ne manque pas de périls, mais la victoire est certaine. Talonnés par cette masse d'hommes les éléphants commencent à pressentir quelque chose de mauvais; et finalement ils se trouvent à une portée de fusil de leur prison toute prête. Alors, mais trop tard, ils comprennent et deviennent furieux. C'est le moment tragique de la battue.

A un signal donné les chasseurs lancent leur terrible cri de guerre: leurs hurlements sauvages mêlés au tapage infernal des tambours de bambou se répercutent à travers le silence de la forêt et jettent l'épouvante parmi les victimes. Affolées de terreur les pauvres bêtes cherchent une issue à travers le cercle des rabatteurs: mais la muraille est solide et ne peut être percée: et pendant ce temps de hardis chasseurs les pressent de toutes parts, poussant des cris d'enfer et brandissant des torches enflammées.

A cette minute l'ouverture ménagée dans le champ clos par la palissade s'offre aux éléphants comme la seule chance de salut. Ils s'y jettent tête baissée. Quand la dernière bête l'a franchie, une main adroite coupe la corde qui tenait suspendue la porte d'entrée, et elle tombe en un déclic mortel sur le troupeau désormais esclavé.

Les cris de triomphe qui retentissent alors sous les arbres de la forêt sont quelque chose d'indicible. La partie est désormais vaincue: le troupeau convoité est prisonnier.

Pour le contempler les hommes grimpent aux pieux de la palissade; tandis que des échelles de cordes sont fixées à leurs sommets pour que le Rajah et sa suite puissent, aux premières loges, jeter un regard de triomphe sur les vaincus. Et c'est un spectacle d'un contraste douloureux que celui des centaines de têtes juchées au-dessus de cette fosse, et exprimant une joie folle à regarder ces pauvres éléphants, consternés et rageurs, entassés dans cette cuve trop étroite.

Il semblerait qu'avec cette capture laborieuse l'entreprise fût achevée; mais ce n'est que le premier temps. Il faut encore domestiquer les vaincus, et ce n'est pas un petit travail.

Avant toutes choses il s'agit de faire sortir de sa prison le troupeau capturé. Dans ce but de puissants éléphants déjà domestiqués, appelés *kimki*, menés par leurs cornacs et appuyés d'habiles chasseurs, munis de grosses cordes, pénètrent dans l'enceinte. Les bêtes capturées déjà résignées à leur sort, se sont ramassées, tristes et silencieuses, dans un coin de la prison. Nos hommes s'approchent d'eux avec prudence, et jouant d'adresse arrivent à isoler un éléphant. Ils l'entourent alors de toutes parts, et se mettent à l'agacer. D'abord l'éléphant ne répond que par des grognements et des rebuffades; puis il passe à l'attaque. C'est ce que l'on attendait: tandis que les *kimki* essuient courageusement les premiers chocs, les chasseurs lancent leurs cordes, et enserrant vigoureusement le monstre: après quoi il n'y a plus qu'à faire avancer un *kimki* plus fort que les autres, qui traîne le malheureux dehors, où on l'attache à un tronc d'arbre puissant.

Ce jeu barbare recommence jusqu'au dernier éléphant. Les spectateurs y prennent part en encourageant par leurs cris les chasseurs, et en délirant d'enthousiasme à chaque nouvelle capture. Parfois un corps-à-corps tragique s'engage entre la bête sauvage et l'éléphant domestique; mais c'est toujours celui-ci qui a le dessus.

Une fois que le troupeau est ainsi assuré, commence le dressage de chacune des têtes. Chaque éléphant est confié pour son éducation, à deux hommes et un *kimki*, et les cours sont diurnes et nocturnes.

De jour on lui apprend surtout à manger. Les premiers temps il essaie de boudier, de faire la grève de la faim; mais bientôt, tiraillé par son estomac, il en passe par où l'on veut, et consent à ne plus se nourrir que de ce que la main de l'homme présente à sa trompe.

De nuit on le dresse à supporter sur son échine un ou plusieurs cavaliers. Pour cela, après l'avoir soigneusement garrotté, on vient agiter une torche enflammée face à ses gros yeux; et pendant que son attention suit avec terreur ce brûlot, qu'autour de lui on mène un sabbat de diable, un cornac saisit violemment la queue du pachyderme et par cette échelle atteint son échine où il se fixe à cheval. Terrorisée la pauvre bête s'agite pour se libérer de ce poids insolite: vains efforts. D'ailleurs chaque mouvement de protestation est payé d'un coup de lance; et si la mauvaise volonté persiste, son collègue domestique s'avance avec un bâton dans la trompe et lui administre une raclée formidable.

A ce régime le dressage marche assez rapidement. Au bout de quelques mois l'éléphant est dompté; tous ses instincts sauvages sont neutralisés; et ils deviennent la bonne et pacifique